

BERNARD AMY

CEUX QUI VONT EN MONTAGNE

Psychologie de l'alpiniste
et approche du risque



PUG

Pourquoi se lance-t-on dans l'alpinisme ? Pourquoi partir risquer sa vie là-haut ? Pour aller au-delà des réponses classiques données par les pratiquants de la montagne, et qui sont souvent de fausses réponses, cet ouvrage propose un regard nouveau sur cette passion par le biais d'une réflexion de psychologie comportementale.

La recherche d'une liberté toujours renouvelée, les émotions esthétiques suscitées par la montagne, les plaisirs de l'effort physique ne sont pas propres à l'alpinisme. Pour trouver ce qui fait la spécificité des sports de montagne et les distingue des autres activités de pleine nature, il faut commencer par se demander ce qui se passe dans le cerveau de l'alpiniste qui s'élève vers un sommet ou qui subit les effets de la très haute altitude.

C'est ce que fait ici l'auteur. Mêlant philosophie, psychologie, neurosciences cognitives et histoire, il offre sans jargon des éléments de réponse à la question fondamentale du « pourquoi ? ». Son érudition, habilement associée à une dimension poétique et une rigueur scientifique, est ponctuée d'anecdotes, comme celle de l'expérience hallucinatoire vécue par Élisabeth Revol à plus de 8000 mètres d'altitude en Himalaya.

« Il y a trois sortes d'hommes, disait Aristote : les vivants, les morts, et ceux qui vont sur les mers. » Pour Bernard Amy, il y a aussi ceux qui vont en montagne. Ils y vont à la rencontre d'eux-mêmes pour, aurait dit la peintre Frida Khalo, créer leur propre paradis en puisant dans leur enfer personnel.

Homme de sciences, alpiniste voyageur, écrivain, poète, **Bernard Amy** a présidé l'Observatoire des pratiques de la montagne et de l'alpinisme, et est président d'honneur de *Mountain Wilderness France*. Cofondateur des revues *Passage* et *Altitudes*, il écrit à la jonction de l'investigation scientifique et du discours littéraire.

PUG

ISBN 978-2-7061-4646-6 [e-book PDF]
ISBN 978-2-7061-4647-3 [e-book ePub]
www.pug.fr

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Ouvrage édité avec le soutien du CNL

Ceux qui vont en montagne



Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Création graphique de la couverture: Corinne Tourrasse

Crédit photo: © perechartreux – stock.adobe.com

Relecture: Clara Gonnet

Maquette intérieure et mise en page: Catherine Revil

© Presses universitaires de Grenoble, mars 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – 38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

ISBN 978-2-7061-4646-6 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4647-3 (*e-book ePub*)

L'ouvrage papier est paru sous la référence ISBN 978-2-7061-4645-9

Bernard Amy

Ceux qui vont en montagne

Psychologie de l'alpiniste
et approche du risque

PUG

La collection « Sciences cognitives » a été créée par **Guy Tiberghien**
Elle est dirigée par **Jean-Yves Baudouin**

COMITÉ ÉDITORIAL

Hervé Abdi (U. Texas à Dallas, USA) • Mireille Besson (U. d'Aix-Marseille) • Olivier Corneille (U. de Louvain, Belgique) • Nicole Dubois (U. de Nancy) • Pascal Engel (U. de Genève, Suisse) • Élisabeth Pacherie (Institut Jean-Nicod, Paris) • Hélène Paugam-Moisy (U. Claude-Bernard-Lyon 1) • Delphine Picard (U. d'Aix-Marseille) • Bruno Rossion (U. de Louvain, Belgique) • Guy Tiberghien (U. Grenoble Alpes) • Jean-Baptiste Van der Henst (U. Claude-Bernard-Lyon 1).

DANS LA MÊME COLLECTION

Ceux qui vont en montagne est un hors-série de la collection « Sciences cognitives ».

D. Brouillet, *Agir pour connaître*, 2019

J.-Y. Baudouin, *Expert en visages. Sommes-nous programmés pour reconnaître les visages ?*, 2017

T. Baccino, V. Draï-Zerbib, *La lecture numérique*, 2015

G. Olivier, *La cognition gestuelle. Ou de l'écho à l'ego*, 2012

P. Pévet, R. Sauvayre et G. Tiberghien (dir.), *Les sciences cognitives. Dépasser les frontières disciplinaires*, 2011

J.-F. Bonnefon, *Le raisonneur et ses modèles. Un changement de paradigme dans la psychologie du raisonnement*, 2011

J.-B. Van der Henst et H. Mercier (dir.), *Darwin en tête ! L'Évolution et les sciences cognitives*, 2009

A. Paternoster, *Le philosophe et les sens. Introduction à la philosophie de la perception*, 2009

A. Reboul, *Langage et cognition humaine*, 2007

H. Abdi, D. Valentin, *Mathématiques pour les sciences cognitives*, 2006

J.-Y. Baudouin, G. Tiberghien, *Ce qui est beau... est bien ! Psycho-sociobiologie de la beauté*, 2004

A. Rouibah, *Entendre à lire. Approche cognitive des traitements phonologique et sémantique*, 2000

A. Parducci, *La Mesure du bonheur*, 1999

S. Baron-Cohen, *La Cécité mentale. Un essai sur l'autisme et la théorie de l'esprit*, 1998

J. François, G. Denhière (dir.), *Séman-
tique linguistique et psychologie cognitive. Aspects théoriques et expérimentaux*, 1997

A. J. Parkin, N. R. C. Leng, *L'Amnésie en question. Neuropsychologie du syndrome amnésique*, 1996

V. Rialle, D. Fiset (dir.), *Penser l'esprit. Des sciences de la cognition à une philosophie cognitive*, 1996

J.-M. Hoc, *Supervision et Contrôle de processus. La cognition en situation dynamique*, 1996

H. Abdi, *Les Réseaux de neurones*, 1994

V. Bruce, P. Green, *La Perception visuelle. Physiologie, psychologie et écologie*, 1993

M. Denis, G. Sabah (dir.), *Modèles et Concepts pour la science cognitive, Hommage à Jean-François Le Ny*, 1993

A. Baddeley, *La Mémoire humaine. Théorie et pratique*, 1993

Van der Linden M., Bruyer R. (éd.), *Neuropsychologie de la mémoire humaine*, 1991

C. Bastien, J.-P. Caverni, P. Mendelsohn, G. Tiberghien, *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*, 1991

P. Falzon, *Ergonomie cognitive du dialogue*, 1989

J.-M. Hoc, *Psychologie cognitive de la planification*, 1987

R. Bruyer, *Les Mécanismes de reconnaissance des visages*, 1987

Remerciements

Merci tout d'abord à tous mes amis alpinistes ou marins – femmes et hommes – pour leurs écrits et nos nombreuses discussions sur la question de nos motivations, qui ont permis leurs contributions volontaires ou involontaires aux réflexions présentées dans les pages qui suivent.

Ma propre passion pour la montagne a nourri bon nombre de ces réflexions. Merci à mes proches, et en particulier à mes enfants Emmanuel et Anaïs, d'en avoir supporté certaines répercussions.

Merci à Catherine Ivanoff pour la place importante qu'elle a prise dans l'écriture de cet essai, pour nos débats souvent passionnés sur la place des femmes dans l'alpinisme et les sports de l'extrême.

Merci à tous ceux qui ont accueilli mes premiers articles, essais et exposés sur ce sujet : les équipes de rédaction de la revue *Cerveau & Psycho* et de la revue *La Montagne et Alpinisme* ; Pierre Admirat et les responsables des éditions UICG ; Claude Muller des éditions Cl. Muller ; Jean-Marie Choffat au festival du livre *Les Mots Voyageurs* dans la vallée de Joux (Jura Suisse) en 2014 ; les membres du NeuroCercle à Grenoble ; les chercheuses et chercheurs du pôle Grenoble Cognition.

Merci à toute l'équipe des Presses universitaires de Grenoble pour son accueil, et pour le beau travail de mise en forme du texte.

Toute ma gratitude, enfin, à Jean-Yves Baudoin, directeur de la collection « Sciences Cognitives » aux PUG, et à Guy Tiberghien, créateur de cette collection, pour leurs lectures critiques et constructives des différentes versions du texte.

Avant-propos

Cet ouvrage est l'aboutissement d'une étude débutée en 2014 à la demande du professeur de psychologie cognitive François Maquestiaux. Les premiers résultats de cette étude ont été publiés d'abord dans la revue *L'essentiel, Cerveau & Psycho* éditée par Pour la Science en février 2015 sous le titre « Pourquoi risquer sa vie en montagne? », puis dans la plaquette *L'Alpinisme* coéditée par l'UICG Éditions à Villard-Bonnot (38) et les éditions Claude Muller à Crolles (38) en 2016.

L'idée d'un Adam heureux de franchir le premier col de l'histoire humaine, et donc bien différent de ce que décrit notre mythologie occidentale, a résulté d'une relecture du beau récit de Felice Benuzzi, *Kenya ou la fugue africaine* (Paris : Hoëbeke, 1998), au sortir de la lecture de l'ouvrage de vulgarisation scientifique, *La plus belle histoire du monde, les secrets de nos origines* de Hubert Reeves, Joël De Rosnay, Yves Coppens et Dominique Simonet (Paris : Le Seuil, 1996). Elle a été reprise dans le numéro spécial « Dimensione Sci » de la *Rivista Della Montagna* (1998), puis dans le magazine français *Vertical*, et enfin à Cuneo en septembre 1998 à l'occasion d'un colloque organisé par le parc italien des Alpes-Maritimes et le Club alpin italien, au cours duquel a été lancé un appel pour que soit laissée aux générations futures la possibilité, dans nos Alpes et nos montagnes proches, de regarder le monde comme Adam a pu le faire au moment de quitter l'Éden. Même si aujourd'hui la vision simplificatrice d'une origine de l'espèce humaine dans une région précise de l'Afrique a été remplacée par l'idée d'une évolution de populations dispersées sur l'ensemble du continent, l'image d'un premier homme découvrant l'exaltation de la première ascension doit garder toute sa force symbolique.

« Une vie d'adulte se construit sur une géographie d'enfant. »

Michel Pierre

« Là où croît le danger croît aussi ce qui sauve », écrivait le poète Friedrich Hölderlin. Comme en écho, Friedrich Nietzsche écrira plus tard :

« Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts ».

« Si ta vie s'endort / risque-la », écrivait le poète Jean Malrieu.

On peut ajouter : si ta vie s'embourbe, pars la risquer.

*« l'homme, qui apporte au monde le mythe, la magie,
la démesure, le désordre et dont l'originalité profonde
est d'être un animal doué de déraison. »*

Edgar Morin

« J'ai plus de plaisir à comprendre les hommes qu'à les juger. »

Stefan Zweig

Introduction

Les marins de l'altitude

Pour justifier le titre de son livre *La leçon d'Aristote : sur l'alpinisme et l'escalade*¹, l'alpiniste Gilles Rotillon rappelle que selon Aristote, il y aurait « trois sortes d'hommes, les vivants, les morts et ceux qui vont sur les mers ». Et il ajoute que « les alpinistes et les grimpeurs se verraient bien au côté des marins, à part du reste des hommes ».

Il est vrai que les marins et les alpinistes partagent une même particularité, celle de s'adonner à des activités qui les tiennent éloignés de leurs semblables. Pour l'homme des vallées, des côtes ou des villes, ils sont des êtres qui disparaissent régulièrement. Loin de leurs prochains, ils partent vers le grand large ou les hauteurs de l'altitude vivre des expériences, certes connues maintenant, mais qui néanmoins gardent une part de mystère pour le commun des mortels. Mais cessent-ils de vivre pour autant ? L'erreur d'Aristote est peut-être d'oublier que sur leur bateau ou sur les pentes de leurs sommets, les alpinistes et les marins sont non seulement formidablement vivants, mais aussi forcés de l'être. Vivants, et surtout profondément humains, d'abord parce qu'ils sont des hommes de passion, et que la passion est l'un des états affectifs les plus humains.

Ce qui fait des alpinistes ou des marins des êtres à part, c'est la technique, au sens premier du terme : art et métier. Mais il en est de même pour les artistes, pour les ingénieurs, pour les scientifiques, pour les chirurgiens,

1. Rotillon, G. (2016). *La leçon d'Aristote : sur l'alpinisme et l'escalade*. L'Argentière-La Bessée : éditions du Fournel.

pour les agriculteurs ou les éleveurs, en fait pour tous les spécialistes. Ce qui les rassemble, c'est le fait que toute compétence ne peut être portée à son plus haut degré que si elle est vécue avec passion. Cependant, on peut être le plus grand technicien dans un domaine donné, on n'en reste pas néanmoins un être humain.

Aristote savait-il que, si les marins vivent au large des expériences qui lui étaient étrangères, pour les comprendre il lui aurait suffi de les écouter à leur retour d'océan ? En allant derrière leurs mots, il aurait réalisé qu'ils faisaient bien partie des vivants, et qu'à ce titre ils vivaient loin de lui des aventures peut-être difficilement imaginables, mais dans lesquelles ils faisaient montre de grandeurs et de petites choses tout à fait humaines. Il en est de même pour les alpinistes. Pour affronter les périls de la haute mer ou les espaces de l'altitude, il faut être un technicien. Mais pour aimer ces risques, il faut simplement être un homme, avec toutes ses parts de lumière et d'ombre.

L'énigme de l'alpinisme

Grâce aux magazines, à la télévision et aux images de la publicité, le grand public connaît tout des techniques qui permettent de progresser et de survivre jusqu'aux plus hautes altitudes. Les motivations des « fous de la montagne » restent cependant mystérieuses pour beaucoup, quand elles ne suscitent pas une réelle réprobation face à une passion perçue comme dangereuse, voire mortifère.

Les dernières décennies ont vu se multiplier les pratiques sportives de la montagne, en haute et en moyenne montagne, en hiver comme en été. L'alpinisme classique n'a pas disparu. Mais de nouvelles techniques ont permis de nouvelles façons de gravir les sommets ou d'en redescendre. Et les passionnés de l'altitude peuvent aujourd'hui diversifier leurs pratiques d'une saison à l'autre, voire d'une semaine à l'autre.

Dans l'ensemble, cette diversification ne s'est pas faite dans le sens d'une sécurisation des sports de montagne. Bien au contraire ! À l'exception de l'escalade sportive sur structure artificielle ou sur falaise aménagée où les accidents graves, s'ils restent possibles, sont maintenant très

rare, toutes les autres pratiques restent des activités à risques, comme le montrent en toutes saisons les accidents trop souvent mortels dont les médias continuent de se faire l'écho. Quelle que soit la façon dont on l'aborde et la gravité, la montagne sera toujours un milieu dangereux. Les dangers objectifs de la verticalité ne disparaîtront pas, la pente expose à la chute, et la moindre erreur technique peut être lourdement sanctionnée.

La dangerosité inhérente à la pratique de la montagne ramène ainsi à la vieille question des motivations de l'alpiniste, que continuent de poser ceux qui ne pratiquent pas les sports d'altitude. Elle a toujours hanté et ne cesse de hanter tous les discours sur l'alpinisme et la haute montagne. Elle ne concerne pas que les pratiquants de haut niveau. Même les randonneurs qui pensent ne pas faire d'alpinisme courent des risques, comme le montrent les nombreux accidents mortels sur des sentiers de montagne.

Pour le grand public, les motivations des passionnés de la montagne sont incompréhensibles : « Pourquoi ces gens vont-ils gratuitement risquer leur vie dans des activités aussi dangereuses ? » Et tant que les pratiquants n'auront pas convaincu le grand public, leurs activités ne seront pas considérées comme, sinon « socialement utiles », du moins « socialement acceptables ».

Le problème est que, comme tous les passionnés sommés d'expliquer leur passion, les alpinistes se réfugient dans des faux-fuyants. La plupart de leurs justifications ne sont que des explications trompe-l'œil. On leur demande pourquoi ils prennent de tels risques : « Parce que ça me fait plaisir », répondent-ils souvent. Soit, et c'est heureux pour vous : le comble serait de pratiquer sans plaisir. Mais pourquoi cela vous fait-il plaisir ? « Pour me sentir libre de le faire », répondent-ils aussi. Ou encore : « Le risque nous rend libre et vivant² ». Soit, mais de quel risque s'agit-il, et en quoi risquer sa vie rend-il libre ? Certains croient

2. Le grimpeur Antoine Le Ménestrel au cours d'une rencontre organisée au Musée Dauphinois à Grenoble le 15 mars 2018, sous le titre « Le sommet de la pente, une audace géopolitique ? ».

répondre vraiment à la question en se réfugiant dans un jargon qui n'apporte rien de plus : « Je vais en montagne parce que pour moi cela fait sens³! ». Soit, mais là aussi, le comble serait que cela n'ait aucun sens pour vous. Et surtout pourquoi cela fait-il sens? Et quel est ce sens qui justifie tout à vos yeux? En fait, bien souvent, l'alpiniste a l'impression de répondre au pourquoi alors qu'il ne dit que le comment. Les exemples de fausses réponses évasives abondent. On peut les résumer en citant un passage du compte rendu d'un débat public paru dans un journal régional : à la question posée au guide de haute montagne, « pourquoi grimpez-vous, pourquoi y aller? », celui-ci répond que « le monde d'en bas ne lui apporte pas autant de bonheur et que s'il n'a rien à faire dans ces montagnes, il y va car il ne peut pas faire autrement⁴ ».

Si on les pousse dans leurs retranchements, beaucoup s'en tirent par des pirouettes verbales, certes séduisantes, mais pour autant peu convaincantes : « J'escalade les montagnes parce qu'elles sont là⁵ », « L'alpinisme est une conquête de l'inutile⁶ ». Ou ils donnent des fausses réponses qui ne sont que des manières de fuir la question :

3. Une alpiniste psychologue dans le film *Magnetic Mountains* des Britanniques Steven Wakeford et Menna Pritchard présenté comme une réponse « à l'éternelle question : pourquoi retournez-vous toujours là-haut? ».

4. Dans le *Dauphiné Libéré* du 15 septembre 2019, après une rencontre entre alpinistes organisée au musée de l'Ancien Évêché à Grenoble le 12 septembre.

5. On attribue cette réponse à l'alpiniste anglais Georges Mallory. Elle est partiellement fausse. En fait Mallory, en 1924 au départ d'une nouvelle tentative sur le Mont Everest, répondait à des journalistes qui lui demandaient sans relâche pourquoi il voulait absolument gravir ce sommet. « *Because it is there* », leur a-t-il dit. Il ne savait pas que ces quatre mots allaient devenir les plus célèbres de l'alpinisme sous une forme déformée. Les alpinistes s'en sont emparés en les appliquant à toutes les montagnes, sans même se demander si Mallory voulait dire « parce qu'il est là », ou « parce qu'il est là-bas », ce qui n'est pas exactement la même chose.

6. Cette formule vient du titre de l'autobiographie de Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, publiée en 1961 par les éditions Gallimard. Ce titre est lui aussi rapidement devenu célèbre, et a été utilisé d'innombrables fois pour définir l'alpinisme. D'un point de vue éditorial et commercial, il a été un formidable outil de marketing. Et celui qui l'a trouvé peut se vanter d'un coup de maître. En revanche, on ne dira jamais assez le tort qu'il a causé aux alpinistes auprès du grand public qui s'est empressé de considérer l'alpinisme comme une activité inutile.

« Ce que nous vivons là-haut ne peut être expliqué. Que ceux qui veulent comprendre nous rejoignent en montagne et viennent y vivre les émotions que nous y trouvons ».

Les tentatives de justification sont parfois plus élaborées. L'alpiniste américain Allen Steck a publié en 2017 une biographie titrée *A mountaineer's life*. Bien entendu, il a sacrifié à la tradition en y incluant un chapitre – un court chapitre : seulement quatre pages sur deux cent cinquante ! – intitulé « *Is climbing worth dying for?* », l'escalade mérite-t-elle que l'on meure pour elle ? Allen Steck cite le grimpeur poète Michael Roberts qui soulève un tout petit peu le coin du voile : « Le risque [...] est la démonstration du fait que l'homme n'est pas complètement tenu de gratter la terre pour se nourrir, n'est pas totalement prisonnier par les devoirs familiaux et sociaux ; du fait qu'il existe des états mentaux et spirituels à qui il donne des valeurs plus élevées que la vie elle-même à tous les niveaux inférieurs ». Et Allen Steck conclut : « Il n'y a rien de mystérieux à propos du "pourquoi" de l'alpinisme, comme il n'y a rien de mystérieux dans le plaisir exquis de la sensation kinesthésique que nous ressentons en grim pant. Nous le savons, c'est tout. Le seul mystère est qu'un état mental et spirituel peut être atteint, comme le suggère M. Roberts, et que les alpinistes qui évoluent dans un environnement à risque le perçoivent comme ayant une plus grande valeur que leur propre existence. L'acceptation de la mort en alpinisme reste une remarquable énigme psychologique ». Étrange réponse qui, après avoir dit qu'il n'y a rien de mystérieux, conclut au mystère de la question. Comme bien d'autres, Allen Steck semble répondre au pourquoi par le comment : oui, bien sûr, la passion des alpinistes pour le risque montre que ce qu'ils ressentent là-haut a plus de valeur que leur vie elle-même. Oui, bien sûr « ma vie là-haut a plus de valeur que ma vie en bas ». Mais justement, pourquoi ?

L'alpiniste anglais G. W. Young appelait, en 1955 déjà, à plus de « sincérité en littérature alpine⁷ » : « jusqu'à ce qu'il y ait des hommes

7. Young, G. W., « De la sincérité en littérature alpine », texte paru en 1955 dans *Berge der Welt* et traduit en français par Micheline Morin et Jacques Tessier du Cros dans *La Montagne et l'Alpinisme* en décembre 1957.

capables de dire avec profondeur ce que leur apportent le danger et la souffrance, jusqu'à ce qu'il y ait des hommes capables de décrire avec sincérité la beauté qu'ils ont vue et la joie éprouvée, il n'y aura pas de récit de course qui soit, aux yeux de ceux qui ont partagé cette expérience, le miroir fidèle de la vérité, et aux yeux des autres la justification valable de notre passion ».

L'alpinisme est une grande et belle manière de vivre. Mais comme il peut être mortel, il mérite quelques explications. Cependant, pour vraiment convaincre, on doit aller jusqu'au bout de la sincérité souhaitée par G. W. Young, même si l'on sait avec Aragon que « les mots ne sont pas faits pour dire toujours la vérité ». Dire les beautés et les joies de la montagne ne suffit pas à expliquer la passion de l'alpinisme. Pour comprendre l'alpinisme et surtout les alpinistes, il ne suffit pas de suivre Aristote et de les considérer comme des êtres à part ne faisant pas vraiment partie des vivants. Il faut aller plus loin, tenter d'analyser profondément ce qui pousse certains à risquer leur vie en montagne, et pour cela trouver des explications d'ordre à la fois psychologique et historique.

Pour chercher à les comprendre, il faut prendre conscience que, puisqu'ils sont avant tout des hommes, leurs comportements relèvent des sciences de l'homme, de la philosophie à la psychologie en passant par l'histoire, la sociologie, les sciences cognitives et en particulier la neuropsychologie. Une telle recherche peut aujourd'hui s'appuyer sur des données scientifiques récentes qui éclairent singulièrement d'une part les motivations des alpinistes, d'autre part l'histoire des différentes formes de l'alpinisme. Ces données sont décrites en détail dans le chapitre 1. Les principales conclusions que l'on peut en tirer seront rappelées aux moments voulus dans les chapitres suivants.

Les motivations : données scientifiques

L'apport de la philosophie

L'approche philosophique a été suivie par le guide de haute montagne Alain Ghersen dans le cadre de son mémoire de master 2 mention philosophie⁸. Son étude représente ce qu'il a appelé une « tentative de constitution philosophique de l'*Homo Alpinus* ». Il s'agit bien sûr de la philosophie au sens moderne du terme, c'est-à-dire moins un savoir et l'application de ce savoir, qu'une démarche de réflexion sur les savoirs à disposition. Et l'exposé d'Alain Ghersen montre que sa méthode permet sur cette activité un éclairage riche d'enseignements. Bien entendu, le problème reste de savoir si, au lieu de philosopher sur les alpinistes, il ne conviendrait pas aussi de leur apprendre à pratiquer l'alpinisme avec philosophie. Étymologiquement, la philosophie n'est pas que le désir de connaissance. Elle est aussi l'amour de la sagesse. L'alpinisme étant une extravagance, voire pour certains une pure folie, le placer à la lumière de la sagesse ne peut qu'aider l'alpiniste à mieux le comprendre pour en faire une pratique plus équilibrée. Si par ailleurs on se souvient que pour Montaigne « philosopher, c'est apprendre à mourir », c'est-à-dire, pour lui, vivre dans la pleine

⁸. Alain Ghersen, mémoire de master 2 en sciences humaines et sociales, mention philosophie, de 2012 à Grenoble, *Risque et alpinisme : une tentative de constitution philosophique de l'Homo Alpinus*. Publié en 2016 par les éditions Glénat sous le titre : *Risque et alpinisme, réflexion philosophique sur l'Homo Alpinus*.

conscience de la mort inévitable à terme, la comprendre et l'accepter pour justement ne plus y penser, la philosophie paraît être effectivement un chemin possible vers la prise de conscience de celui qui se fait un jeu d'affronter des risques potentiellement mortels.

La question de décider si la philosophie doit être un outil d'investigation et d'interrogation sur le monde, ou une manière de vivre, ne date pas d'hier. Le débat agitait déjà les esprits trois cents ans avant Jésus-Christ, avec Aristote le scientifique et Socrate le moraliste. Plus près de nous, il a été très bien exposé en 1997 par le moine bouddhiste Matthieu Ricard au début de son premier livre, *Le Moine et le Philosophe*. Il raconte comment la rencontre d'un sage tibétain lui montra qu'il ne devait pas attendre de son père, le philosophe universitaire connu Jean-François Revel, les conseils moraux et spirituels dont avait besoin le jeune homme qu'il était. Il comprit qu'il avait moins besoin de désirer la connaissance que d'en vivre les préceptes. Il abandonna les travaux de recherche scientifique dans lesquels il était engagé, et alla s'établir en Himalaya dans un monastère bouddhiste.

Pour certains alpinistes, l'alpinisme est un art de vivre, une manière de philosophie, et donc une démarche qui les dispense de chercher à comprendre ce qui les anime. La démarche philosophique d'Alain Ghersen n'en vaut pas moins d'être étudiée. Elle ne constitue pourtant qu'un éclairage partiel sur la question des motivations de l'alpiniste. D'autres voies d'investigation sont possibles, et en particulier celle de la psychologie.

Les apports de la psychologie du sport

L'alpinisme étant un sport, il peut bénéficier des apports de la psychologie du sport. Cela fait longtemps en effet que les psychologues se sont intéressés aux activités sportives. L'actuelle Société française de psychologie du sport est le prolongement de la Société française de psychologie des sports et d'éducation corporelle, elle-même fondée en 1973. Et les résultats des recherches menées dans ce domaine sont enseignés à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (INSEP), le centre qui forme les sportifs de haut niveau

Chapitre 5. L'approche historique	115
Les commencements de l'alpinisme, ou les illusions d'une origine	115
Les problèmes de la solution classique	118
La longue histoire de l'alpinisme	119
Préciser ce qu'est l'alpinisme	123
Les origines lointaines de l'alpinisme	124
L'alpinisme moderne	125
Imaginer le premier alpiniste	126
Les réminiscences de l' <i>Homo Erectus</i>	126
Le voyage symbolique à la cime	128
L'alpinisme, un héritage immémorial	129
Chapitre 6. Les fondements psychologiques de l'alpinisme d'aujourd'hui	131
Les évolutions de l'alpinisme historique	131
La structure des évolutions de l'alpinisme	132
L'évolution de l'alpinisme historique : les raisons premières	136
L'alpinisme d'exploration	137
Aller au-delà du territoire du clan	137
L'enfance et le monde nouveau	138
L'alpinisme de difficulté	142
Les différentes sortes de difficultés	142
Première tendance : la recherche de la difficulté dans l'exploration ...	145
Seconde tendance : l'escalade moderne, ou le double rêve du neuvième degré et du risque zéro	152
En guise de conclusion. Plaidoyer pour un alpinisme social	161
Bibliographie	173

